Document généré le 7 mai 2025 06:32

Bulletin d'histoire politique

Québec, love it or leave it!

Les Québécois anglophones et allophones vus par un Américain francophile

Robert Dôle

Volume 5, numéro 2, hiver 1997

Les anglophones du Québec à l'heure du plan B

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1063606ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1063606ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Dôle, R. (1997). Québec, love it or leave it! Les Québécois anglophones et allophones vus par un Américain francophile. *Bulletin d'histoire politique*, *5*(2), 90–94. https://doi.org/10.7202/1063606ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Québec, *love it or leave it!*

Les Québécois anglophones et allophones vus par un Américain francophile.

•••

Robert Dôle
Essayiste et professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi

Je viens d'un pays francophile et d'une famille francophile. Les États-Unis ont toujours cru que la France était leur meilleure amie. Depuis le début de l'histoire américaine, la France et les États-Unis sont des alliés. C'est la France qui a permis aux Américains de se libérer de la tyrannie de la perfide Albion à l'occasion de la bataille de Yorktown en 1781 lorsque la marine française a vaincu la marine britannique. La libération de la France par les Américains en 1944 était en quelque sorte une récompense historique.

Les échanges culturels entre les États-Unis et la France ont toujours été très intenses. Aux XVIIIe et XIXe siècles, ce sont deux Français, Jean de Crèvecœur et Alexis de Tocqueville, qui font connaître le nouveau pays outre-Atlantique aux Européens. Les intellectuels américains ont depuis toujours la tendance à choisir la France comme terre d'exil. On n'a qu'à penser aux écrivains comme Gertrude Stein, Ernest Hemingway, F. Scott Fitzgerald, Henry Miller, Richard Wright et James Baldwin.

La langue française a toujours été la langue étrangère de prédilection dans les écoles des États-Unis, même aujourd'hui, bien que les États-Unis soient en train de devenir un pays bilingue anglais et espagnol. Le passeport américain est écrit en anglais et en français. Je suppose que l'absence de l'espagnol dans les passeports peut irriter les hispanophones car le message est très clair, c'est-à-dire que les Américains continuent à s'identifier plus avec la France qu'avec l'Amérique latine.

La francophilie (1) des États-Unis est donc une tradition bien ancrée dans notre passé politique et culturel. Les Américains tendent à admirer tout ce qui est français et à voir en la France un modèle de civilisation, de culture et de savoir-faire.

J'ai donc été élevé dans une atmosphère très francophile. Il était normal que je poursuive mes études du français d'une manière acharnée. J'ai commencé à apprendre le français à l'âge de douze ans. Trois ans plus tard j'étais capable de lire les classiques en français sans difficulté. Lorsque les autres jeunes Américains regardaient les dessins animés à la télévision, j'étais dans ma chambre avec les livres de Voltaire et de Sartre dans mes mains. Je pense que ce qui m'attirait le plus chez les auteurs français était qu'ils n'étaient pas au courant de la supériorité des États-Unis. J'en avais marre de nos leçons d'histoire à l'école pendant lesquelles les professeurs et les manuels nous répétaient sans cesse que nous avions la grande fortune de vivre dans le meilleur pays de l'histoire mondiale et au meilleur moment de son évolution glorieuse. Il fallait écouter les messages chauvinistes de nos professeurs du lundi au vendredi. Le dimanche, il fallait aller à l'église unitarienne où j'apprenais que j'avais l'immense fortune de faire partie de la meilleure église de l'histoire universelle et que nous étions supérieurs à tous points de vue aux autres qui souffraient de toutes sortes de superstitions. Les politiciens de ma ville d'origine, Washington, continuent à dire que les États-Unis sont appelés par Dieu pour être un modèle pour les autres pays. Le président Clinton a déclaré au monde entier que les États-Unis sont le pays le plus compétitif de la planète. C'est tout à fait vrai. Pourtant, s'ils sont plus compétitifs que les autres pays c'est précisément parce qu'il y a moins de coopération aux États-Unis que dans les autres sociétés. Quant à moi, je crois que la coopération représente un stade de civilisation plus haut que celui de la compétition.

Ma manière de me libérer de cette atmosphère étouffante consistait à lire des livres français. Les auteurs français m'offraient de l'air frais, simplement parce qu'ils ignoraient que les États-Unis étaient supérieurs à la France, que l'église unitarienne était supérieure aux autres églises et que mes ancêtres (2) étaient les seuls dignes d'adoration. J'avalais les livres français comme d'autres avalent le maïs soufflé. (3)

J'ai fait la découverte du Québec vers l'âge de cinq ans. La famille de ma mère a toujours gardé sa maison d'été dans le New Hampshire. Nous faisions donc des pèlerinages annuels au Québec. Après une année de français à l'école, j'ai commencé à parler en français avec les Québécois dès l'âge de treize ans. J'ai très vite appris qu'il fallait faire semblant de comprendre si on ne comprenait pas et qu'au fur et à mesure on commençait à comprendre.

Je me suis installé au Québec en 1977 afin de continuer ma vie d'exilé tout en étant près de mes parents qui habitaient déjà dans leur maison du New Hampshire. J'ai choisi délibérément de passer ma vie dans un pays de langue française. Chicoutimi est idéal pour moi simplement parce qu'il n'y a pas de conflit linguistique ici. Je peux parler français avec tout le monde et je ne suis jamais perturbé par le choix de langue comme le sont trop souvent les résidents de Montréal.

Mon attitude envers les problèmes linguistiques et politiques du Québec est donc unique. Je suis indépendantiste depuis l'échec de Meech. Étant à la fois américain, francophile et membre du Parti québécois, je me trouve souvent dans des situations absurdes, surtout lorsque je sors de Chicoutimi. Je refuse de parler anglais en public au Québec, ce qui me met parfois dans une position embarrassante. Par exemple, un jour je suis tombé sur un agent d'immigration canadien à la frontière entre le New Hampshire et le Québec qui ne voulait pas que je lui parle en français. J'ai refusé de changer de langue avec le résultat qu'il a fouillé ma voiture, comme si un Américain qui parle français était un terroriste ou un trafiquant d'armes ou de cocaïne.

Il m'arrive assez souvent, lorsque je me trouve à Montréal, d'aborder en français quelqu'un qui n'a aucune connaissance de la langue. Parfois, la personne en question me regarde comme si j'étais un dinosaure et n'est même pas capable de dire: «Désolé, je ne parle pas français.» Une fois, je suis entré au magasin La Baie, rue Sainte-Catherine. J'ai posé une question en français à la première préposée que j'ai trouvée et elle m'a répondu en anglais avec un fort accent allemand. Je lui a rétorqué en allemand qu'elle se trouvait au Québec et qu'elle devrait suivre des leçons de français.

J'ai rencontré un jeune Libanais qui avait été accepté comme immigrant au Québec parce qu'il est francophone. Il m'a dit qu'il vivait à Montréal et qu'il ne parlait qu'anglais depuis qu'il est là «parce que tout le monde à Montréal parle anglais».

J'ai connu un couple polonais qui vivait à Jonquière et qui ne parlait qu'anglais entre eux et avec leurs enfants. Ils ont quitté le Québec lors du premier référendum. Juste avant le dernier référendum, j'étais assis avec ma mère dans notre restaurant favori au New Hampshire. Entre un couple, la dame dans la cinquantaine et le monsieur dans la soixantaine. Ils sont de très bonne humeur et je fais donc la réflexion suivante: évidemment, ils ne sont pas mariés. Ils s'assoient à la table à côté de la nôtre. Ils se parlent en anglais

tous les deux avec un accent allemand. Je suis très curieux de savoir pourquoi deux Allemands se parlent en anglais. J'ai un conflit de schizophrène: est-ce que ma personnalité américaine et indiscrète va prévaloir sur ma personnalité européenne et discrète? Oui, l'américaine gagne et je pose la question suivante en allemand: «Est-ce possible que deux Allemands se parlent en anglais et pourquoi?» Et eux de répondre: «C'est parce que nous vivons à Montréal et que nous voulons nous adapter à notre nouvelle vie au Québec.» Eh bien! La dame dit avec un grand sourire, «Et nous ne sommes pas mariés!» Je leur dis que je suis de Chicoutimi. «Vous allez voter 'non' lors du référendum comme nous?» «Non, je réponds, je vais voter 'oui'» et je leur montre la petite fleur-de-lys que je porte sur mon chandail. C'est la fin de notre échange bizarre.

J'avais un très bon ami anglo-québécois appelé Georges. Sa mère est née à Sillery il y a quatre-vingts ans et elle a passé toute sa vie dans la ville de Québec. La pauvre dame ne parle pas du tout français. Elle est même incapable de communiquer avec ses petits-enfants qui sont unilingues francophones. Une fois, je l'ai invitée à dîner dans un restaurant à Québec avec Georges et ma mère. Elle parlait anglais avec le serveur! Pour moi, c'était un vrai choc. Le jour après mon intervention à la Commission sur l'avenir du Québec en 1995, elle a vu ma photo dans *The Gazette*. C'est la fin des haricots. Elle me déclare *persona non grata* et interdit à son fils Georges qui a 47 ans de me revoir. Et on ne se revoit plus.

L'année dernière j'ai invité des Québécois francophones, des Canadiens anglais et une Parisienne à souper chez moi. Les Québécois et les Canadiens ne se parlaient pas du tout, tandis que la Française et l'Américain parlaient dans les deux langues avec tout le monde. C'est un drôle de monde!

Je me souviens de l'entretien avec Mordecai Richler à la télévision française de Radio-Canada. La journaliste lui parle en anglais et lui demande pourquoi il ne parle pas français. Il répond: «Do you speak Hebrew?» J'ai l'impression qu'il veut que les Québécois deviennent des antisémites.

Les problèmes linguistiques du Québec sont tellement banals par rapport aux problèmes raciaux de ma ville d'origine, Washington, qui est maintenant la ville la plus dangereuse de la planète. J'ai souvent fait la réflexion suivante: que ma vie à Washington aurait été tellement plus facile si j'avais pu prendre des leçons pour me transformer en Noir chaque fois que je me trouvais devant un Noir. Aller à l'école pour combattre le racisme! Si moi je suis

capable de parler sept langues, je ne comprends pas pourquoi certains Anglo-Québécois sont incapables d'en parler deux.

De la grande cacophonie de messages politiques, théologiques et philosophiques dont j'ai été victime pendant mon enfance aux États-Unis, je retiens comme le plus précieux de tous le conseil suivant: «America, love it or leave it.» Je me permets de partager la grande sagesse libératrice de cet adage avec tous ceux qui ne veulent pas vivre dans la seule société francophone de l'Amérique du Nord: «Québec, love it or leave it!»

Notes

(1) Ma propre famille est particulièrement francophile. La légende familiale veut que nous soyons les descendants du Duc de Dol qui a accompagné Guillaume le Conquérant lors de sa conquête de l'Angleterre en 1066. Il est vrai que le village Dol-de-Bretagne se trouve à la frontière avec la Normandie et cette histoire est donc plausible. De toute manière, il est certain que le nom Dole est d'origine française. J'ai ajouté un accent circonflexe à mon nom comme symbole de ma francisation. Je voulais aussi encourager les Québécois à ne plus m'appeler *dull* . Il existe en France une ville qui s'appelle Dole dans le Jura et qui portait un accent circonflexe au XIXe siècle. Le vin suisse Dôle s'écrit aussi avec un accent circonflexe et il est féminin. On dit, par exemple, «une bonne Dôle».
Des membres de ma famille ont fait de longs séjours en France. Mon père y a vécu pendant deux ans lorsqu'il avait vingt-trois et vingt-quatre ans. Il a travaillé une année dans une ferme en Bretagne et puis une année comme tuteur d'enfants pour une famille parisienne. La tante de mon grand-père a fait un séjour de plusieurs années en France où elle travaillait comme peintre. L'écrivaine Margaret Fuller, aussi membre de ma famille, était correspondante du *New York Tribune* à Paris. C'est là qu'elle a fait la connaissance de George Sand qui lui a indiqué qu'il était possible de faire l'amour sans être mariée, ce qui n'était pas le cas dans le Boston puritain où la pauvre Margaret avait vécu jusque-là. Le poète polonais Adam Mickiewicz lui a dit que sa connaissance de la culture européenne serait incomplète si elle restait vierge. Elle a suivi son conseil et épousé un Italien, au grand dam de ma famille qui refusait d'accepter un catholique.

(2) Dans ma famille, notre vraie religion consistait à adorer nos ancêtres. Richard Dole est arrivé à Newbury, Massachusetts, en 1639 et tous ses descendants étaient parfaits, sauf moi. Mes parents savaient qu'ils étaient originaires de la meilleure tribu de l'histoire universelle et les portraits de leurs ancêtres qui décoraient notre maison de Washington en étaient la preuve.

(3) J'ai quitté les États-Unis pour toujours en 1968 à l'âge de vingt-deux ans. J'en avais marre du militarisme, du matérialisme, du tribalisme, du chauvinisme, du racisme, de la violence, de la vulgarité, du puritanisme, de l'homophobie et j'en passe. L'Europe de mes livres m'a accueilli et a donné à ma vie un nouvel essor.